

## **Sympathy for the Devil** ***Présence de Rousseau chez Kent Anderson***

*Pour Kent Anderson*

Nous savons ce qu'il nous reste à faire maintenant :  
tout foutre en l'air.

Jean Lartéguy, *Les Centurions*

À la guerre, tous les moyens sont bons pour combattre, tuer ou vaincre l'ennemi. Les protagonistes de la Guerre froide le savaient qui utilisèrent tous les supports pour attaquer et compromettre l'adversaire en même temps qu'ils renforçaient les valeurs sur lesquelles reposait leur idéologie. Films, télévision, émissions radiophoniques, romans, traductions, livres d'histoires, essais universitaires et bien d'autres propagèrent celle du camp où ils furent créés, souvent sans que leurs auteurs en aient eu conscience, persuadés qu'ils étaient de leur objectivité ou d'obéir aux seules principes de la Haute culture, de la Vérité et de la Raison. Pour les uns et pour les autres, la propagande était de l'autre côté. L'étude de Rousseau telle qu'on la perçoit généralement, ne tient pas compte de ce phénomène et ne prend pas en compte le réseau qui s'entrelace autour d'un auteur. Le critique se croit au-dessus de la mêlée dans le monde confortable de l'érudition, où il trie ce qui est bon et ce qui est mauvais, sans voir que ce tri est conditionné par cette idéologie justement. Rien en fait de ce qui se publie durant la Guerre froide n'échappe à cette guerre idéologique : pas même un travail aussi bien informé et subtilement mené que celui de Jean Starobinski dans *La transparence et l'obstacle*, puisque, ainsi que l'a fort bien vu Michel Launay, il répond, par sa présentation d'un Rousseau lisse, à l'idéologie libérale dominante dans l'Europe de l'Ouest<sup>1</sup>. Croire que la critique peut être au-dessus de son époque, étrangère aux manipulations et à l'histoire, est une erreur et une illusion partagée bien souvent encore par les commentateurs qui s'imaginent travailler sur le « vrai Rousseau », au cœur de l'œuvre et à l'abri du monde.

Le roman dont je vais parler ici n'est pas un ouvrage de critique universitaire. Il se présente sous la forme d'un roman, mais il est loin d'être un livre simple, présentant quelques poncifs antirousseauistes. Il traduit une expérience sensible de la guerre et touche son lecteur par sa qualité humaine. Il m'a plu ainsi que son auteur et m'a donné à réfléchir sur Rousseau avec lequel il a quelques relations, ainsi que nous allons le voir.

La guerre du Viêt Nam qui en est le sujet, a été aussi une guerre de l'image. Elle a été médiatisée comme jamais aucun conflit ne l'avait été et elle pénétrait dans les foyers les plus lointains de l'Amérique ou de l'Europe de l'Ouest chaque jour grâce à la télévision. Hannah Arendt, dans un essai sur le mensonge en politique, qui était une réflexion à partir des documents du Pentagone sur cette guerre, a parfaitement expliqué qu'à partir de 1965, les responsables politiques américains n'avaient plus eu qu'un seul objectif, celui de sauvegarder l'image de la toute-puissance américaine, reléguant au second plan la volonté de vaincre. Elle écrivait :

« L'objectif primordial n'était en fin de compte ni la puissance, ni le profit. Ce n'était pas même d'accroître l'influence des États-Unis dans le monde pour la mettre au service d'intérêts précis et tangibles qui avaient besoin du prestige, de l'image de "la plus grande puissance mondiale". L'objectif était désormais la formation même de cette image, comme cela ressort à l'évidence du langage utilisé par les spécialistes de

---

<sup>1</sup> Michel Launay, « Bilan sur Rousseau écrivain », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 79, n° 2-3, mars-juin 1979, p. 397.

la solution des problèmes, avec ses termes de "scénarios" et de "publics" empruntés au vocabulaire du théâtre. Pour parvenir à cet objectif primordial, toutes les politiques devinrent des moyens à court terme et interchangeables, jusqu'à ce qu'en fin de compte les signes annonciateurs de la défaite commençant à apparaître dans cette longue guerre d'usure, l'objectif ne fut plus alors d'éviter l'humiliation de la défaite, mais de découvrir les moyens permettant d'éviter de la reconnaître et de "sauver la face" »<sup>2</sup>.

La philosophe notait avec pertinence que « faire de la présentation d'une certaine image la base de toute une politique – chercher, non pas la conquête du monde, mais à l'emporter dans une bataille dont l'enjeu est "l'esprit des gens" – voilà bien quelque chose de nouveau dans cet immense amas de folies humaines enregistré par l'histoire » (p. 22). Les États-Unis se montraient là une fois de plus en avance sur ce qu'allait devenir la politique mondiale : une scène où les bonimenteurs viennent vanter et vendre le meilleur produit aux foules assujetties et hypnotisées à qui on ne manque pourtant pas de rappeler qu'elles doivent faire acte de citoyenneté et d'aller voter au moment voulu, comme si cela avait encore un sens. Aldous Huxley avait écrit en 1958 un essai annonçant le retour du *Meilleur des mondes*, mais il n'aurait certainement pas pensé être aussi bon prophète.

Le roman que je vais maintenant étudier s'intègre donc dans cette vaste constitution d'une image, à la fois celle de la guerre du Viêt Nam mais aussi celle de Rousseau.

*Sympathy for the Devil*, dont des extraits sont déjà publiés en 1979<sup>3</sup>, paraît en 1987 chez Doubleday sous la forme d'un volume de 350 pages. Le titre fait allusion à la célèbre chanson des Rolling Stones parue en 1968, elle-même inspirée par le roman de Mikhaïl Boulgakov, *Le maître et Marguerite*. La quatrième de couverture présente une photo de l'auteur, Kent Anderson, alors qu'il était au Viêt Nam, armé d'un fusil d'assaut XM 177 qui équipait les commandos et dans l'uniforme des Forces Spéciales (*Special Forces*), autrement dit les *Green Berets* (Bérets verts), popularisés en Europe par quelques films, livres et bandes dessinées<sup>4</sup>. La légende de la photo indique qu'elle a été prise à Mai Loc en 1970. Cette photo participe à l'effet de réel souvent nécessaire au lectorat des livres de guerre qui ne s'intéresse aux ouvrages de fiction que si leur auteur a participé au conflit et traduit à travers ses personnages une aventure qui s'est vraiment passée. La fin de la guerre d'Algérie, en France, a mis sur le marché d'anciens officiers ayant participé au putsch des généraux à Alger, en avril 1961, et qui se sont reconvertis ainsi dans la littérature populaire : leurs premiers romans sont souvent accompagnés de leur photo en tenue camouflée alors qu'ils servaient en Indochine ou ailleurs<sup>5</sup>. Mai Loc, dans la province de Quang Tri, était bien une base de l'armée américaine durant la guerre du Viêt Nam et elle comptait bien dans ses effectifs une unité des

---

<sup>2</sup> Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*, Paris, Pocket, 2008, p. 21-22.

<sup>3</sup> Dans la revue éditée par la Northwestern University : *TriQuarterly* 45 : War Stories. Spring 1979.

<sup>4</sup> Parmi les films, celui homonyme réalisé et interprété par John Wayne suscita de nombreuses manifestations d'hostilité dans le climat contestataire des années 70, *Apocalypse Now* de Coppola, avec le colonel Kurtz interprété par Marlon Brando, et bien sûr, la série des *Rambo* interprété par Sylvester Stallone. Du côté des bandes dessinées, citons par exemple *Forces spéciales* de Joe Kubert, traduction en album en 1986 de *Tales of the Green Beret*, paru en strips dans le *Chicago Tribune* en 1965 et *CIA* de Milton Caniff, originellement paru sous forme de strips en 1960. Les deux albums ont été publiés en France chez Gilou. Le héros de Milton Caniff Steve Canyon combat aussi au Viêt Nam : voir *Vietnam* traduit et publié chez le même éditeur en 1984. M. Caniff est le célèbre auteur de la série *Terry et les pirates* et de *Dragon Lady*. Le Japonais Motofumi Kobayashi a également mis en scène, en 1998, les Forces Spéciales américaines au Viêt Nam dans un manga intitulé *Cat Shit One*, paru chez Glénat en quatre volumes. Le roman de Robin Moore, *The Green Berets*, paru en 1965, est traduit et publié en France, chez Stock, l'année suivante.

<sup>5</sup> Voir par exemple Roger Le Sage, *Go.. !*, Paris, France-Empire, 1954 et Erwan Gobert, *L'homme de Tan'Anh*, Paris, Albin Michel, Collection « Ernie Clerk », 1965. E. Gobert est un pseudonyme d'Erwan Bergot, ancien officier du 1<sup>er</sup> Régiment étranger de parachutistes, qui engage alors une carrière d'écrivain à succès

Forces Spéciales<sup>6</sup> : plusieurs chapitres de *Sympathy for the Devil* renvoient à ce lieu. Une autre photo de l'auteur, en civil cette fois, figure sur le rabat intérieur de la jaquette qui donne quelques précisions sur lui :

« Kent Anderson a été patrouilleur pour les départements de police de Portland, dans l'Oregon et de Oakland, en Californie. Il fut sergent dans les Forces Spéciales au Viêt Nam. Ceci est son premier roman ».



Kent Anderson à Mai Loc. ©Kent Anderson (Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur)

La réédition et les traductions du livre donneront d'autres précisions sur l'auteur. Quand il paraît en poche, chez Bantam, il est précisé qu'Anderson fut décoré de la *Bronze Stars* récompensant les actes de bravoure au combat, qu'il a publié depuis un autre roman intitulé *Night Dogs* et qu'il vit dans l'Idaho. L'édition du livre en traduction française chez Gallimard ajoute un détail de plus qui montre bien que toutes ces informations et tous ces éléments sont là pour un certain lectorat. En effet, Le quatrième de couverture de l'éditeur français précise qu'« après avoir été policier à Oakland, Californie et Portland, Oregon, il enseigne aujourd'hui à l'Université du Texas à El Paso »<sup>7</sup>. Gallimard montre ainsi que le livre n'est pas un simple récit conté par un ex-soldat, mais un roman digne d'un lecteur cultivé puisque son auteur est maintenant un universitaire. L'ouvrage paraît en 1993 chez Gallimard dans la collection « La Noire » où a déjà été publié l'année précédente un roman de James Crumley (1939-2008), *Un pour marquer la cadence* dont l'action se situe aussi au Viêt Nam, qui met en scène des Marines et surtout conte une histoire d'amitié entre un sergent dur à cuire et un soldat de sensibilité gauchiste. Crumley n'a pas servi au Viêt Nam, mais il a mis

<sup>6</sup> Un site est consacré au groupe des Forces Spéciales à Mai Loc sur le net : [http://www.thespecialforce.com/Camps/mai\\_loc.htm](http://www.thespecialforce.com/Camps/mai_loc.htm)

<sup>7</sup> En 2013, a paru aux éditions 13E Note, sous le titre *Pas de saison pour l'enfer*, une traduction de *Liquor, Guns & Ammo* de Kent Anderson, enrichie de quelques nouvelles inédites, dans laquelle l'auteur nous donne plusieurs éléments complémentaires sur son enseignement universitaire, et nous révèle qu'il a aussi été scénariste de films et qu'il a publié des textes et des reportages dans les années 80, dans des revues américaines ou dans des publications à tirage limité. Parmi celles-ci, citons son introduction à *Trips. Stories* par Charles Fischer, en 1994 ou *Women of the KKK* en 2001.

en scène plusieurs vétérans de cette guerre dans ses livres qui ont eu un grand succès international. Il a préfacé le roman d'Anderson en 1992 pour une nouvelle édition, mais son nom figurait déjà dans les remerciements que ce dernier adressait dans l'édition originale. D'emblée, Crumley place la guerre du Viêt Nam au niveau du mythe : « Pour redéfinir la personnalité d'une nation – c'est-à-dire l'ensemble des mythes que nous partageons et qui nous unissent, il n'y a pas de secret, rien ne vaut une guerre civile ». La Guerre de Sécession a joué son rôle mais aussi la guerre civile des Vietnamiens qui a suscité l'intervention américaine des années 60. Il place le livre de son ami parmi les meilleurs sur cette page de l'histoire :

« *Sympathy for the Devil* de Kent Anderson nous livra l'image peut-être la plus juste de l'état d'esprit de la nation tout au long de cette guerre : l'individualisme dénué de toute agression et enflammé par cette tragédie que fut le retournement contre l'ennemi véritable. Or l'ennemi, ce n'était ni le Viêt-cong ni le Nord-Vietnam, mais la bureaucratie militaire en tant qu'institution hypocrite et résolument lâche. Comme le dit Hanson, le protagoniste de *Sympathy* vers la fin du roman : "Les Américains étaient des dilettantes, plus préoccupés par leur propre survie que motivés pour tuer l'ennemi. La plupart d'entre eux n'avaient pas appris que c'est dans l'agression qu'il faut chercher le salut, et non pas dans la prudence". Sa colère se retourne alors contre l'armée américaine. La dure réalité du roman, c'est ce dégoût, cette vérité que les Américains doivent regarder en face afin de reconsidérer la vision qu'ils ont d'eux-mêmes »<sup>8</sup>.

Si j'ai donné jusqu'à présent tous ces éléments pour montrer la qualité et l'importance qu'a *Sympathy for the Devil*, c'est pour fonder mon hypothèse que la réception de Rousseau passe par des canaux peu orthodoxes et généralement invisibles pour l'universitaire habitué à des cadres reconnus par la tradition. Non seulement le propos de Crumley donne de l'intérêt à ce livre en lui donnant la valeur d'un roman d'apprentissage et en le hissant au niveau du mythe, mais il confirme même la vision de Hannah Arendt sur la part que la bureaucratie américaine a prise à l'époque pour jouer son rôle de bureaucratie et pour cacher et brouiller la réalité sans souci des souffrances des individus d'un camp ou d'un autre. Surtout ces considérations sont là pour permettre à mon lecteur de venir à la rencontre de ce livre de Kent Anderson. Si j'ai montré que le lectorat habituel des récits de guerre avait besoin d'un certain nombre de signes pour accéder au contenu et, dans le cas présent, à l'image de Rousseau que contient *Sympathy for the Devil*, l'universitaire a encore plus besoin de considérations savantes et érudites pour l'attirer et le faire renoncer à son mépris pour ce genre de littérature. Si je n'y réussis pas ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais le savant est peut-être plus rempli de préjugés que l'ignare et plus fermé au monde qui n'est pas le sien.

*Sympathy for the Devil* est un livre complexe, total même, selon certains commentateurs. Il est sans doute un témoignage autobiographique de son auteur sur la guerre du Viêt Nam, qui le conduit à se rebiffer quand un autre vétéran des Forces Spéciales lui dit que la fin de son roman n'a pu se passer comme il le dit ; il lui répond en effet : « Bien sûr que ça a pu se passer comme ça »<sup>9</sup>. L'ouvrage est cependant bien une fiction si l'on en croit

---

<sup>8</sup> James Crumley, « Préface à l'édition française » dans Kent Anderson, *Sympathy for the Devil*. Préface traduite par Nicolas Richard. Paris, Gallimard, 1993, p. II. Sur l'importance mythique de la guerre du Viêt Nam et du rôle qu'y joue la littérature, voir le livre de Regula Fuchs, *Remembering Viet Nam : Gustav Hasford, Ron Kovic, Tim O'Brien and the Fabrication of American Cultural Memory*, Bern, New York, Peter Lang, 2010.

<sup>9</sup> Voir l'extrait du film de Therry Pitel sur Kent Anderson intitulé *Car conversation* et figurant sur le site <http://www.page189.com/?p=1161>. Kent Anderson confirme dans plusieurs dédicaces qu'il fait de son livre, qu'il a eu le souci d'être vrai : « *For Dennis and Wendy Pretty brutal story but True as I could write it -- called "Morally Repugnant" by Kirkus Reviews -- Hope you like it – Kent* ». Ailleurs, il est encore plus clair : « Ma femme m'avait rapporté que sa violence rebutait certains lecteurs à un point tel qu'ils ne parvenaient pas à le lire.

l'indication « *A Novel* » figurant sur la jaquette de l'édition originale. Il ne se présente pas non plus comme un récit linéaire puisque la seconde des trois parties du livre présente un retour en arrière et expose la formation que le narrateur a subie au camp d'entraînement des *Green Berets*, à Fort Bragg, en Caroline du Nord, un des plus grands centres de formation des commandos au monde. Les premières lignes du roman sont provocantes et brutales, mais désignent aussi Hanson, le narrateur, comme quelqu'un de cultivé :

« Une feuille de papier était punaisée au mur, au-dessus du châlit de Hanson :

IL MEURT CENT MILLE PERSONNES TOUS LES JOURS DANS LE MONDE.  
UNE VIE HUMAINE N'A AUCUNE IMPORTANCE.

Général Vô Nguyễn Giap,  
Commandant en chef  
de l'armée nord-vietnamienne

"AFIN DE MÉPRISER LA SOUFFRANCE. D'ÊTRE TOUJOURS SATISFAIT ET JAMAIS ÉTONNÉ DE RIEN, ON DOIT PARVENIR À UN ÉTAT TEL QUE CELUI-CI — ET IVAN DIMITRICH DÉSIGNA LE PAYSAN OBÈSE, TOUT BOUFFI DE LARD — OU BIEN S'ENDURCIR SOI-MÊME PAR LES SOUFFRANCES, AU POINT DE PERDRE TOUTE SENSIBILITÉ À CELLES-CI : AUTREMENT DIT, CESSER DE VIVRE."

Anton Tchekhov

Hanson se dressa dans l'encadrement de la porte lourdement charpentée de son bunker de béton et regarda dehors

*A sheet of paper was tacked to the wall over Hanson's bunk :*

*EVERY DAY IN THE WORLD A HUNDRED THOUSAND PEOPLE DIE. A HUMAN LIFE MEANS NOTHING.*

*General Vo Nguyen Giap,  
Commander-in-chief, North Vietnamese Army*

*"IN ORDER TO DESPISE SUFFERING, TO BE ALWAYS CONTENT AND NEVER ASTONISHED AT ANYTHING, ONE MUST REACH SUCH A STATE AS THIS" — AND IVAN DMITRICH INDICATED THE OBESE PEASANT ? BLOATED WITH FAT— "OR ELSE ONE MUST HARDEN ONE'S SELF THROUGH SUFFERINGS TO SUCH A DEGREE AS TO LOSE ALL SENSITIVITY TO THEM : THAT IS, IN OTHER WORDS, CEASE TO LIVE"*

*Anton Chekhov*

*Hanson stood just inside the heavy-timbered door of his concrete bunker, looking out »<sup>10</sup>.*

Cet état d'ataraxie décrit par le romancier russe convient parfaitement à la situation des combattants américains au Viêt Nam, puisque ceux-ci désignaient l'Amérique d'où ils venaient comme « le Monde », sous-entendant qu'ils étaient là dans un univers irréel, infernal

---

*Sympathy for the devil* est un roman autobiographique sur mon année dans les Forces spéciales au Vietnam. Un roman sans "héros". Le personnage principal est un tueur. Un psychopathe même, diraient certains. Le récit se focalise sur les états d'âme du personnage. Un critique du *New York Times* l'a qualifié de "moralement répugnant" » (*Pas de saison pour l'enfer*, Paris, 13E Note Éditions, 2013, p. 280).

<sup>10</sup> Kent Anderson, *Sympathy for the Devil*. Traduit de l'américain par Franck Reichert. Paris, Gallimard, 1993, p. 13 et *Sympathy for the Devil*, Garden City, New York, Doubleday & Company, 1987, p. 3. La citation de Tchekhov est tirée de *La Salle n° 6*. J'indiquerai par la suite la référence de la page française suivie de celle de la page américaine, directement dans le texte, après chaque citation.

et fantomatique. *Sympathy for the Devil* parle donc dès les premières lignes à ceux qui ont connu la même expérience que le héros. Le Viêt Nam est présenté plus loin comme « un mythe » dans la conscience des soldats américains : « Un endroit que, tout au long de leurs années de lycée, sans interruption, ils avaient vu tous les jours au JT de 18 heures » (p. 202). Le Nam est ainsi un pays où la fiction devient réalité et la réalité fiction :

« Et malgré tout, il était difficile de croire que le Vietnam existait *réellement*. C'était un peu comme la traversée du miroir, comme d'entrer dans un film qu'on a vu mille fois, de devenir les acteurs, les réalisateurs, les accessoiristes d'une série télé qui se serait étirée sur des années dans le temps, d'un feuilleton dont vous vous retrouveriez subitement les protagonistes, ceux-là même avec qui vous aviez grandi, assez longtemps pour qu'ils vous soient familiers et pour vous sentir bien dans leur peau. Tout ce temps, ces emplois n'auraient attendu que vous, avec les répliques assorties au rôle, et que déjà vous auriez en bouche

*And yet it was hard to believe that Vietnam was really existed. It would be like going through the looking-glass into a familiar movie, to become actors, directors, prop men, in a long-running TV series in which you became the characters you had grown familiar with, comfortable with, over the years. Roles that had been waiting for you with lines you already knew »* (p. 203 et 147).

L'Amérique reste le seul pays véritable, le Nam n'étant qu'un film et une étape fantastique dans l'existence. Les romans écrits par les combattants vietnamiens confirment d'ailleurs cette perception : Bao Ninh dans *Le Chagrin de la guerre* rejoint ici Michael Herr, Tim O'Brien ou John Maddox Roberts<sup>11</sup>.

Le dédoublement des lieux est ainsi résolu, tout comme va l'être, pour Hanson, celui de la personnalité. Il ne sera pas un civil revêtu d'un déguisement de soldat, mais un membre des Forces spéciales à part entière. La scène d'incorporation dans l'armée est à cet égard hautement révélatrice. Kent Anderson la décrit après avoir déjà présenté son personnage sous l'uniforme durant les 150 pages de la première partie. La seconde propose donc un retour en arrière dans la narration et montre à quel point Hanson était peu apte à faire un bon soldat. Il est décrit en effet comme ayant des cheveux longs et comme sortant du lycée<sup>12</sup>. Lui-même a conscience de sa situation privilégiée par rapport à l'ensemble des recrues qui attendent, puisqu'il réalise que « la plupart de ceux qui se trouvaient là appartenaient à l'espèce de gens qui ne peuvent jamais s'offrir un billet d'avion, les mêmes qui, leurs sacs à provisions en plastique, ou leurs boîtes en carton, ou leurs valises rafistolées au chatterton au pied, patientent dans les salles d'attente pendant qu'une annonce préenregistrée dévide sa litanie de bourgades rurales à l'agonie ou de quartiers de taudis industriels, en terminant sur un jovial : "Tout le monde en voiture, *s'il vous plaît*" » (p. 139). Il n'a rien qui l'attire vers l'armée et quand il regarde la photo qu'on a prise de lui après l'avoir tondu, il trouve qu'il a l'air d'un réfugié ou « de l'un de ces visages meurtris qu'on peut voir sur les plaques photographiques de la guerre de Sécession » (p. 152). Il se plie néanmoins à l'entraînement militaire, mais sans véritable entrain, le subissant plus qu'autre chose et songeant même à se faire passer pour fou afin d'échapper à sa condition. Comme dans tout roman de formation, le moment où le héros

---

<sup>11</sup> Bao Ninh, *Le Chagrin de la guerre*. Roman traduit du vietnamien par Phan Huy Duong, Arles, Picquier, 1994, p. 113-115. Tim O'Brien intitule deux nouvelles de son livre *À propos de courage* (UGE 10/18, 1993) : « Les soldats fantômes » et « La vie des morts ». Les déserteurs américains constituèrent une autre catégorie de fantômes ainsi qu'on le voit dans *Les fantômes de Saïgon* (Gallimard, 2002) et dans Robert Olen Butler, *La nuit close de Saïgon* (Rivages, 2000).

<sup>12</sup> Dans un autre roman, quelques pages décrivent Hanson avant son départ pour l'armée, comme une sorte de hippy contestataire et prenant du LSD. Voir Kent Anderson, *Chiens de la nuit*. Roman traduit de l'américain par Jean Esch. Paris, Le Livre de Poche, 1998, p. 128-129. Une nouvelle intitulée « Chutes inexploitées de *Sympathy for the devil* » dans *Pas de saison pour l'enfer*, en donne un autre exemple.

découvrir sa véritable identité est précédé d'un état de crise violent. C'est en effet à l'instant où Hanson désespère, que le déclic se fait :

« Tandis qu'il envisageait cette solution, il remarqua quatre soldats qui longeaient le côté opposé de la place d'armes, dans l'air chauffé à blanc qui montait en ondoyant du sol sablonneux, brassant des remous autour de leurs jambes. Ils portaient des bottes de saut, ces treillis à motif noir et vert qu'on a surnommés "treillis panthère" et des bérets verts. Des soldats des Forces Spéciales de cette école là-bas, de l'autre côté de Smoke Bomb Hill. Leurs lunettes d'aviateur étincelèrent au soleil, lorsqu'ils éclatèrent de rire à propos d'on ne sait quoi, tandis que l'un d'eux se livrait à une mimique gestuelle compliquée. Même lorsqu'ils riaient ainsi, ils se mouvaient avec une totale assurance, qui n'avait rien à voir avec le pas cadencé des cadres chargés de l'instruction, mais avec cette aisance bien particulière des athlètes professionnels ou des rois. C'étaient les premiers hommes libres que Hanson ait vus depuis qu'il avait prêté serment de fidélité à l'armée

*As he considered it, he noticed four soldiers walking on the far side of the parade ground, heat rippling from the sandy soil and eddying around their legs. They were wearing jump boots, the green and black patterned fatigues called tiger suits, and green berets. Special Forces soldiers from the school over on Smoke Bomb Hill. Their aviator sunglasses flashed in the sun as they laughed about something, one of them gesturing elaborately with his hands. Yet even while they laughed and clowned, they moved with absolute confidence, not the lock-step of the training cadre, but with the ease of professional athletes, or royalty. They were the first free men Hanson had seen since he had been sworn into the Army » (p. 153 et 109).*

La rencontre qui figure dans toute quête, vient d'avoir lieu et quand à la fin du chapitre, Hanson revient à cette vision, il analyse ainsi ce qui l'attire vers ces diables :

« Il songeait aux soldats des Forces Spéciales qu'il avait entraperçus, à leur façon de rester apparemment insensibles à l'oppressante et opprimante morosité qui affectait toute la base. Il voulait découvrir ce qu'ils savaient, quoi que ça puisse être. Le découvrir, simplement. Pas réellement devenir l'un d'entre eux, quels qu'ils puissent être. Mais ils détenaient quelque chose qu'il croyait convoiter. Il n'avait pas envie de s'en aller guerroyer avec les brutes immondes, les sadiques et les froussards qui l'entouraient

*He was thinking about the Special Forces soldiers he'd seen, how they seemed untouched by the bleakness and oppression of the base. He wanted to find out whatever it was that they knew. Find out. It wasn't that he wanted to become one of them, whatever that really was. But they had something he thought he wanted. He did not want to go to war with the bullies and sadists and cowards around him » (p. 170 et 121-122).*

Hanson s'engage donc dans ce corps d'élite qui a à ses yeux l'aspect d'un monde d'hommes libres, équilibrés et complets. Un monde à part du reste de l'armée et du reste du monde, avec ses propres règles, avec une désinvolture qui n'existe nulle part ailleurs et qui traduit bien l'espace de liberté où se meuvent ces soldats. « C'est un sergent-chef vêtu d'un jean, de chaussures de tennis et d'une chemise rouge ornée de centaines de vahinés jaunes dansant le hula qui fit passer à Hanson le test de recrutement des Forces Spéciales » (p. 171).

L'armée et la guerre ne sont dès lors plus conçues comme des contingences que l'on subit et où l'on est dépossédé de soi, mais comme des lieux où l'on se réalise<sup>13</sup>. Dans *Pas de*

---

<sup>13</sup> Hanson, nous dit Anderson, ne porte pas au cou la plaque d'immatriculation que tout bon soldat doit porter pour qu'on puisse l'identifier s'il meurt, considérant ces « petits morceaux de métal cliquetants comme autant de marques de soumission à un propriétaire » (p. 399). Il n'appartient qu'à lui-même. « Le soldat des troupes

*saison pour l'enfer*, Kent Anderson compare sa guerre à celle des soldats de l'armée régulière et des Marines, note que ceux-ci ne savent généralement pas à cent cinquante kilomètres près où ils ont combattu car le commandement décidait pour eux et ne les tenait pas au courant : ils mangeaient et vivaient mal quand ils retournaient à la base arrière. « Pas étonnant qu'ils me dévisagent parfois bizarrement quand je raconte ma guerre à moi », écrit-il, « Je vivais comme un pacha. J'étais en opération environ la moitié du temps, et l'autre moitié, je la passais au A-Camp. J'ai planifié moi-même la plupart des interventions auxquels j'ai participé. Je savais où on allait et comment y arriver. Ce qu'on cherchait et qui on voulait tuer. Grâce à mon expérience, à l'expérience des autres, ou au minimum en étudiant les cartes, je maîtrisais le terrain [...]. Je connaissais les points de repli, je pouvais établir un contact radio avec n'importe quel soutien aérien ou d'artillerie disponible, j'avais accès aux renseignements qu'on recueillait sur place au A-Camp, comme à ceux du QG de Da Nang. [...] Ça ne veut pas dire que ces sources n'étaient pas souvent truffées de conneries, que les choses ne partaient jamais en vrille, ou que je n'ai jamais merdé, mais la plupart du temps, je savais ce que je faisais. Plus important encore : c'est moi qui menais la barque. Au moins, j'avais l'impression de présider à ma destinée »<sup>14</sup>. L'autonomie dont jouit Kent Anderson est ici fondamentale et renvoie à l'idéal de liberté de Rousseau, pour qui l'individu doit rester maître de son destin, ainsi qu'on le voit dans *Émile. Sympathy for the Devil* est donc bien plus qu'un récit de guerre ou un témoignage sur le conflit vietnamien. Il décrit une expérience humaine totale et profonde dans laquelle la réflexion d'un philosophe comme Rousseau prend place. Anderson l'a-t-il lu ? En a-t-il la simple connaissance apportée par l'école ? C'était la question que je me posais en me disant que cela était probable. En tout cas le nom de l'auteur d'*Émile* n'apparaît dans aucune page du roman. Je discerne cependant sa présence dans deux passages que je vais exposer à présent.

La première est certes assez floue, car on y trouve un écho lointain de l'histoire des Montagnons décrits dans la *Lettre à d'Alembert*. J'ai écrit à Kent Anderson qui a eu la gentillesse de me répondre pour savoir s'il avait lu ce livre de Rousseau et sa réponse a été la suivante :

« Je n'avais pas lu la *Lettre à d'Alembert* avant d'écrire sur les paysans des montagnes de la Caroline du Nord. C'est intéressant pour moi – je n'avais pas pensé à cela auparavant – la manière dont les agriculteurs et les Montagnards sont si semblables dans le cadre de leurs cultures environnantes. Au moment où j'ai fait ce saut en parachute dans les montagnes (tout ce que j'ai écrit au sujet de ces gens pourrait être de la non-fiction) que je venais d'admirer pour leur solitude, leur autosuffisance. Et, bien sûr, je l'admirais dans les Montagnards, de même que toutes les troupes des Forces spéciales américaines. L'autosuffisance a été forcé en nous encore et encore.

*I had not read "Letter to d'Alembert" before writing about the farmers up in the North Caroline mountains. It's interesting to me -- I hadn't thought of it before -- how the farmers and the Montagnards are so similar within the context of their surrounding cultures. By the time I made that parachute jump into the mountains*

---

d'élites incarne les vertus de son pays, poussées au paroxysme. Mais peut-on dire qu'il a une patrie ? Il est sa propre patrie. Au bord d'une piste d'avion, à hauteur de Khé-Sanh, un écriteau proclame : *Home is where you dig it* ("Chez toi, c'est là où tu creuses ton trou") », écrit Alain de Benoist dans les très bonnes pages qu'il consacre aux « corps d'élite » dans *Vu de droite. Anthologie critique des idées contemporaines*, Paris, Copernic, 1978, p. 227.

<sup>14</sup> Kent Anderson, *Pas de saison pour l'enfer*. Traduit par Nathalie Bru. Paris, 13E Note Éditions, 2013, p. 139. Kent Anderson était sergent d'opérations et de renseignements. Robin Moore écrit que « dans une équipe ou détachement A, le second [après le sergent-chef] est habituellement le sergent du renseignement : son rôle est de savoir ce que fait l'ennemi et de recruter et d'entraîner des agents, tâche particulièrement délicate pour un Américain en Asie » (*Les Béréts verts*. Traduit par Raymond Albeck. Paris, Stock, 1966, p. 8)



*(everything I wrote about those people could be non-fiction) I'd come to admire that isolate, self-sufficiency. And, of course, I admired it in the Montagnards, as did all the American Special Forces troops. Self-sufficiency was drilled into us over and over »<sup>15</sup>.*

Le livre de Kent Anderson exprime là une tendance de l'âme humaine qui privilégie depuis l'Antiquité et même avant les états autarciques, hostiles au monde moderne et à ses facilités qu'on tient à distance. Hanson, dans la deuxième partie du livre, conte la manière dont se sont déroulées ses classes à Fort Bragg, et notamment un exercice durant lequel il doit traverser une contrée sans se faire prendre par les unités de Rangers qui jouent le rôle des « agresseurs ». Au cours de cette action, il parvient à une ferme qu'il approche précautionneusement, mais dont les hôtes se révèlent tout de suite très accueillants car ils sont habitués à ces manœuvres militaires : « Cette famille et les autres qu'on trouvait éparpillées dans les montagnes tenaient depuis une décennie le rôle des rebelles et recevaient en compensation une gratification prélevée sur quelque caisse noire de la CIA/Forces Spéciales, mais ils y consentaient surtout par pur et simple patriotisme » (p. 178). Ces fermiers ne jouent pas seulement les rebelles, ils le sont : ils l'ont été, rappelle Anderson, « pendant la Révolution, la guerre de Sécession et tout du long de leurs incessants conflits avec les agents fédéraux, conflits qui trouvaient leur source dans l'obstination qu'ils mettaient à refuser de payer des impôts sur l'alcool et le tabac de contrebande » (p. 178). Ils vivent éloignés des autres hommes, protégés par les montagnes, isolés comme des hors-la-loi. Anderson les décrit comme n'ayant pas la télévision, ni les commodités du monde moderne et c'est à leur rusticité qu'ils doivent leur caractère d'opposant. Ce sont aussi des réactionnaires sur le plan politique, patriotes et partisans de la guerre, considérant le goût du sang comme un besoin essentiel chez l'être humain. Le fermier que rencontre Hanson a combattu en Corée et même s'il n'a guère d'illusion sur les causes à défendre, il reste profondément attaché à son pays. Le temps d'ailleurs n'est pas tout à fait le même dans cette partie du pays qu'ailleurs : les époques et les guerres se télescopent ainsi que le prouve le calendrier ancien accroché au-dessus de l'établi. Les valeurs qui sont décrites ici le sont en opposition à celles des villes corrompues. Le message donné dans ces pages correspond à un certain type d'horizon d'attente dans les sociétés modernes urbanisées et occidentales. On en trouve une variante bien conformiste et peu dérangeante dans les romans de Lilian Jackson Braun mettant en scène les chats détectives ou dans certains livres de régionalisme exaltant le bon vieux temps d'autrefois.

En ce sens, ces pages qui présentent une image moderne et américaine de la société autarcique des Montagnons décrite dans la *Lettre à d'Alembert*, donnent une valeur positive à Rousseau. « Chez les Montagnons », écrit Pierre Hirsch, « chaque foyer est une inviolable citadelle, le paysan-horloger un omnipraticien qui ne dépend que de lui-même. Point d'autorité civile ni religieuse. Le Montagnon est donc dans sa maison comme Robinson dans son île : il échappe ainsi à la tyrannie de l'opinion d'autrui, retrouve dans ses actes la pure image de ses intentions. Concentré sur lui-même, il peut coïncider avec lui-même »<sup>16</sup>. C'est bien aussi l'authenticité de cet exemple rural que Kent Anderson oppose à la vie mensongère, hypocrite et fourbe du reste de l'Amérique. Le lecteur de roman de guerre qui ignore jusqu'au nom de Rousseau retrouve ici la pensée de celui-ci dans ce qu'elle voit de positif dans l'autarcie, l'indépendance, la vie rurale authentique. C'est là un des réseaux qu'elle peut prendre à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, au temps de la Guerre froide, pour s'actualiser et être encore agissante, même si c'est sous une forme ténue et profondément réactionnaire.

---

<sup>15</sup> Lettre de Kent Anderson à Tanguy L'Aminot datée du 23 septembre 2012. Je remercie aussi chaleureusement Thierry Pitel qui m'a mis en relation avec Kent Anderson et dont j'espère voir prochainement le film qu'il a réalisé sur ce dernier.

<sup>16</sup> Pierre Hirsch, « Le mythe des Montagnons », *Revue neuchâteloise*, n° 19, été 1962, p. 2-3.

Kent Anderson n'est pas pour autant un auteur simpliste exprimant l'idéologie des *Rednecks* ou des bourgeois rêvant de mettre de l'ordre et de la discipline dans la vie de tout un chacun. À côté de cette image « rousseauiste » positive des fermiers de la Caroline du Nord, il porte dans la dernière partie de *Sympathy for the Devil* une condamnation radicale de la théorie du contrat social. Elle est exprimée par le lieutenant Andre lors du premier séjour de Hanson au Viêt Nam. Cet officier a fait des études de droit et il se déclare lui-même avoir été « un libéral bon teint », mais la guerre lui a appris la réalité du monde. Il est comme un mentor pour Hanson quand, pointant son arme sur le visage d'un Vietnamien apeuré, il lui dit :

« Faudra que je te parle de la fac de droit, un de ces quatre. Ça, fit-il, en brandissant le petit fusil à la méchante gueule, et ça, poursuivit-il en montrant le garçon, c'est ce qui fonde réellement le droit. Mais ils ne t'en parlent jamais. Ils négligent volontiers de faire allusion à cet aspect des choses, termina-t-il en éclatant de rire

*"I'll have to tell you about law school sometime. This", he said, holding up the mean-looking little gun, "and that", gesturing at the boy, "it was the law is based on. But they don't tell you that. They neglect to mention that part", he said with a laugh* » (p. 285-286 et 209).

Cet aspect des choses, c'est le droit du plus fort. Le lieutenant Andre prolonge son enseignement quelques pages plus loin, lors d'une autre conversation avec Hanson :

« Supériorité de l'armement, et truille bleue, fit-il. Voilà comment on maintient la loi et l'ordre. Tu comprends maintenant pourquoi là-bas, aux States, les gens poussent tellement au cul leur *peace and love*. Y a rien de plus réconfortant au monde que de croire en la bonté foncière de la nature humaine. Une fois que tu t'es persuadé de ça, merde, tout va comme sur des roulettes. Tu peux dormir sur tes deux oreilles, si t'y crois

*"Fire superiority and fear", he said, "that's how you enforce the law. That's why those people back in the States push that peace and love so hard. It's a real comfort to believe in the innate goodness of man. If you got that, hell things are all right. You can sleep at night if you believe that" »* (p. 305-306 et 224).

Une fois de plus, on oppose les faits à Rousseau et les faits ici sont singulièrement évocateurs, avec leur cortège de souffrances et de barbarie. Rousseau avait d'ailleurs répondu à ceux qui pensaient si aisément annihiler son système dès la parution du second *Discours* :

« Les hommes sont méchants ; une triste et continuelle expérience dispense de la preuve ; cependant l'homme est naturellement bon, je crois l'avoir démontré ; qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point sinon les changements survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits et les connaissances qu'il a acquises ? Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine, il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparents et à se faire en effet tous les maux imaginables »<sup>17</sup>.

Le lieutenant Andre n'expose donc ici que l'évidence de la guerre et ne s'interroge pas sur son origine comme l'a fait Rousseau qui met en cause gouvernements et progrès, tout ce en quoi l'homme moderne croit. L'état de guerre n'est pas une affaire d'individus mais de

---

<sup>17</sup> J.-J. Rousseau, *Édition thématique du Tricentenaire-Œuvres complètes*, éditée par Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger. Paris, Genève, Champion, Slatkine, 2012, t. V, p. 192. Référence abrégée *ET-OC* par la suite.

nations, a expliqué Rousseau, mais il est vrai que pour les combattants engagés dans un conflit terrible comme celui du Viêt Nam, la souffrance est quotidienne et personnelle. Les deux points de vue ne peuvent se rencontrer et le discours du lieutenant n'est finalement que l'écho du discours social et la justification du monde tel qu'il est, dans sa stupidité et sa cruauté.

Dans la troisième et dernière partie de *Sympathy for the Devil*, c'est le contrat social lui-même qui est le sujet d'une conversation entre Hanson et ses amis Quinn et Silver, alors qu'ils sont tous les trois à s'exercer au tir sur un portrait de Nixon :

« "Vous savez ce que j'étais en train de me dire ?" demanda Quinn, d'une voix qui résonnait métalliquement aux oreilles encore bourdonnantes de Hanson. "J'aimerais assez que tout le monde aux States se remette à s'enfourailler. Vous savez comme dans le Old West ? Quand une tête de con te revenait pas, tu pouvais lui tirer dedans. Mais lui aussi, il avait le droit. Tout le monde prenait ses risques, et que le meilleur gagne. Ce serait impec.

— Tu parles du contrat social, là, dit Hanson.

— Vas-y, déculotte ta pensée, dit Quinn. De toute manière, je renifle qu'on va y avoir droit.

— Le putain de contrat social, dit Hanson. Dans une démocratie occidentale, chacun est censé sacrifier une petite partie de ses droits en contrepartie de l'assurance que les autres lui seront garantis. Ça, c'est le contrat. Par voie de conséquence, je n'ai plus le droit de tirer sur un gus, ni de le dépouiller de ses merdes personnelles, puisque je suis partie prenante dans le truc. Même si j'ai pas le moindre foutu souvenir d'avoir jamais signé aucun putain de merde de contrat. Je...

*"You know what I was thinking ?" Quinn said, his words tinny in Hanson's ringing ears. "I wish everybody carried guns back in the States. You know, like the Old West ? If you didn't like some asshole, you could shoot 'em. But they could shoot you too. Everybody just takes their chances, and the best guys win. That'd be all right".*

— *You're talking about the social contract, Hanson said.*

— *Go ahead and tell us about it, Quinn said. I know you're gonna anyway.*

— *The fucking social contract, Hanson said. In a Western democracy, everybody supposedly agrees to give up a few rights in order to protect the rest. That's the contract. So I can't shoot some guy, or steal his shit, because I'm a party to this agreement. However, I do not remember signing any goddamn contract. I—* » (p. 358-359 et 264-265).

Si le discours de Hanson est interrompu par l'arrivée d'un officier et ne nous donne pas la suite, il actualise en tout cas singulièrement le livre de Rousseau et pose une question essentielle bien que généralement minorée ou évacuée, celle de savoir quand les individus des soi-disant démocraties contemporaines ont signé le contrat qui leur est imposé et auquel ils sont censés avoir souscrit.

C'est bien Rousseau qui est ici évoqué. Quand j'ai écrit à Kent Anderson à ce sujet, il me l'a confirmé et il m'a exposé aussi comment il pensait être lié à la société :

« Je pense que j'étais familier avec Rousseau et son concept de "contrat social". De mon temps, à l'université, avant d'entrer dans l'armée. J'étais assez bon élève. La même année que j'ai été appelé sous les drapeaux (à l'époque de l'enrôlement), j'ai reçu une bourse d'études à l'université en tant que "Major d'Anglais junior de 1<sup>ère</sup> classe (3<sup>e</sup> année)" dans cette branche de l'Université. Je voulais être alors un professeur d'Université. Je ne serais jamais entré dans l'armée si j'avais eu le choix.

Au moment de ma formation dans les Forces Spéciales et après avoir été au combat pendant un certain temps, je n'avais (comme Hanson) aucun désir de faire partie d'un quelconque contrat social. J'étais devenu – je crois – un tueur Alpha qui préfère de

beaucoup prendre ce qu'il veut quand il le veut, que d'accepter de renoncer à une partie de mes droits pour les droits du "groupe", quel que soit ce groupe (sauf pour mon équipe A, pour laquelle je me sacrifierais). Je sentais que j'étais quasiment invulnérable, alors pourquoi devrais-je accepter toute sorte de compromis avec les plus faibles des êtres humains ?

Une chose étrange est que je suis devenu un officier de police – deux fois – et mon travail consistait essentiellement à *faire respecter* un contrat social

*I think I was familiar with Rousseau and his "Social Contract" concept. From my time in the University before I went into the Army. I was quite a good student. The same year I was drafted (then enlisted) I was awarded a scholarship at the University as the "Outstanding Junior (3rd year) English Major" in that branch of the University. What I wanted to be then was a college professor. I'd have never joined the military if I'd had a choice.*

*By the time I'd gone through Special Forces training and been in combat for a while I (like Hanson) had no desire to be part of any social contract. I'd become -- I believe -- an Alpha killer who would much prefer to take whatever he wanted whenever he wanted it, rather than agree to give up some of my rights for the rights of "the group" whatever that might consist of. (Except for my A-team, who I would have died for). I felt that I was virtually invulnerable, so why should I agree to any kind of compromise with weaker human beings?*

*An odd thing is that I later became a police officer -- twice -- and my job was, essentially, to enforce a social contract»<sup>18</sup>.*

Dans la guerre, le contrat social prend sa forme la plus originelle. Le soldat ne fait-il pas partie de « ces hommes parvenus à ce point où les obstacles qui nuisent à leur conservation dans l'état de nature, l'emportent par leur résistance sur les forces que chaque individu peut employer pour se maintenir dans cet état »<sup>19</sup> ? Il ne s'agit certes plus de fonder une société, mais un groupe de combat avec lequel on puisse agir et sur lequel on puisse compter dans les moments où sa vie en dépend. La guerre, en acculant les individus dans une attitude qui ne laisse plus place à l'hypocrisie, fonde de nouvelles valeurs entre les individus et donne une authenticité à ce qui n'est que masque et mensonge dans les mondes superficiels des sociétés marchandes. « En vérité, après deux ou trois combats, les soldats ne sont plus pareils. Ils changent. Ils s'endorment tous les soirs la trouille au ventre et se réveillent épuisés et angoissés, jour après jour. Ils cessent d'être de braves gars pour se muer en tueurs, parce que c'est leur seule façon de rester en vie »<sup>20</sup>, écrit Kent Anderson qui expriment là le caractère dramatique de l'existence du soldat qui est aussi celui des hommes qui fondent le pacte social chez Rousseau. Pour les premiers comme pour les seconds, il s'agit de se conserver en vie.

La guerre du Viêt Nam apparaît donc comme un révélateur du bien ou du mal-fondé de la théorie rousseauiste et le livre de Kent Anderson, bien que tardif dans la lutte entre les blocs Est et Ouest, s'intègre à un long débat de la Guerre froide, débat dans lequel Rousseau a été désigné comme un responsable et une cible. Citons, par exemple, Thomas Molnar (1921-2010), philosophe et politologue d'origine hongroise, professeur à l'Université de New York, qui dans un livre sur la contre-révolution paru aux États-Unis en 1969, reprend le propos de Jacob Leib Talmon pour faire de Rousseau le père de la démocratie totalitaire et, des philosophes des Lumières, les contestataires qui inspirent aujourd'hui les intellectuels de gauche aidant le Viet Cong et diffusant l'idéologie marxiste. Rousseau a ainsi sa place selon

---

<sup>18</sup> Lettre de Kent Anderson à Tanguy L'Aminot du 23 septembre 2012.

<sup>19</sup> J.-J. Rousseau, *Du Contrat social, ET-OC V*, p. 476.

<sup>20</sup> Kent Anderson, *Pas de saison pour l'enfer*, p. 218.

lui, aux côtés de Hegel, Marx, Bakounine, Gide et Sartre<sup>21</sup> et apparaît bien comme l'ennemi à combattre par les contre-révolutionnaires du monde entier. Il est ainsi une figure majeure de la Guerre froide et de la lutte entre le « Monde libre » et le monde sous domination marxiste. Molnar explique en effet qu'à présent, il n'y a plus que deux rochers qui résistent aux vagues révolutionnaires, l'Église et les États-Unis :

« Ce qui a le plus impressionné les contre-révolutionnaires aussi bien européens qu'américains, c'est la continuité de l'État américain et la stabilité de la société américaine. C'était une nation qui avait échappé à l'influence jacobine, une démocratie parlementaire qui, encourageant plutôt que tentant d'abolir le régionalisme et les libertés locales, avait su gagner l'admiration de Tocqueville et de Maurras. Un autre philosophe contre-révolutionnaire, Eric Voegelin, trouvait que la résistance américaine au jacobinisme et aux autres formes de démocratie totalitaire, était due au fait que la Révolution américaine s'est produite *avant* que le modernisme vienne détruire l'édifice occidental, si bien que les États-Unis purent sauver en vue de formuler leur idéologie nationale, l'essentiel de l'héritage chrétien de l'Occident. En dépit de l'idéologie des Lumières de quelques-uns des Pères Fondateurs, écrit-il, "les démocraties anglaise et américaine représentent la structure la plus ancienne et la plus fermement consolidée de la civilisation traditionnelle" »<sup>22</sup>.

Le propos de Molnar et celui de nombreux tenants du « Monde libre » peuvent en effet apparaître aussi comme un discours contre la modernité, ou plutôt contre la forme de modernisme incarnée par les pensées progressistes et marxistes, mais révéler également l'ambiguïté de l'idéologie libérale qui défend et prône la technologie la plus poussée et le consumérisme le plus total, et engage une guerre avec des moyens et des armes comme on n'en avait encore jamais vus.

Est-ce à cette ambiguïté que le roman de Kent Anderson, *Sympathy for the Devil*, doit d'exposer les deux facettes du rousseauisme le plus généralement connu : l'une qui développe l'apologie des valeurs viriles et autarciques avec l'exemple des fermiers de la Caroline du Nord et l'autre qui rejette le contrat social puisqu'il n'a aucun sens dans un monde soumis au droit du plus fort ? Sans être nommé, Rousseau délivre ici un message qui met aussi bien en scène les pages les plus conservatrices – et par là-même les plus révolutionnaires aujourd'hui – de son œuvre sur l'économie rurale et le sens d'une vie repliée sur elle-même, loin des villes et des commodités décadentes, et les pages du *Contrat social* qui fondent la vie politique moderne. Ce message, puisant dans des livres différents et répondant à des tendances propres à Rousseau, pourrait être double, mais il apparaît finalement singulièrement uni et conservateur. Il correspond aussi bien à l'horizon d'attente de ceux qui aspirent à un renouveau moral réactionnaire qu'à ceux qui rejettent le contrat social pour tout ce qu'il offre d'irréel et de contraignant dans la vie quotidienne et politique américaine de l'époque de la Guerre froide. Par le biais d'un roman de guerre, Rousseau touche de la sorte un public qui ignore jusqu'à son nom dans la majorité des cas, mais qui est sensible aux thèmes et aux propos conservateurs exposés dans ces pages.

Le roman est cependant loin d'être respectueux de l'ordre établi et il ne prêche pas une morale de soumission – morale qui semble être aujourd'hui si attirante pour les commentateurs universitaires de Rousseau. La scène finale du livre dans laquelle Hanson, révolté par la bêtise des artilleurs de la base arrière qui bombardent et tuent ses camarades en

---

<sup>21</sup> Thomas Molnar, *La Contre-Révolution*, Paris, La Table ronde, 1981, p. 161. Voir aussi p. 75, 77 note 4, 95, etc. Molnar avait déjà exposé le même discours hostile à Rousseau dans *The Decline of the Intellectual* (New York, The World Publishing Company, 1961. Réédition : New Brunswick, Transaction Publishers, 1994, p. 26, 30-37, 40-43, 50, 56, 64-66, 68, 97, 117, 149, 170-171, 333, 335).

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 224.

opération dans les lignes ennemies, déclenche, pour les venger, une véritable tuerie dans le camp du 3<sup>e</sup> Mech en faisant croire à une attaque et en poussant les soldats à s'entretuer, le révèle bien. Anderson insiste sur la mentalité américaine qui, par ses habitudes, est cause de tout cela :

« Les Américains étaient des amateurs, qui s'inquiétaient plus de survivre que d'exterminer l'ennemi. La plupart d'entre eux n'avaient pas su retenir cette leçon essentielle : l'agressivité peut souvent vous sauver la mise, là où la prudence vous condamne. Pour leur plus grande part, les unités américaines ne sortaient qu'en formation de compagnie, et pour participer à des opérations de grande envergure, et les unités VC, plus restreintes et plus légèrement armées, se contentaient le plus souvent de les harceler, à coups de traquenards et de rafales isolées. Les Américains n'avaient pas l'habitude d'être les agressés

*The Americans were amateurs, more concerned with survival than with killing the enemy. Most of them had never learned the lesson that aggression will save you when caution won't. Most American units went out only in company-size and larger operations, and the smaller, lighter-armed VC units rarely did anything more than harass them with snipers and booby-traps. The Americans were not used to being attacked » (p. 465 et 346).*

Kent Anderson fait également dans *Pas de saison pour l'enfer* un revigorant éloge de l'agressivité, cette vertu bien oubliée des modernes<sup>23</sup>. *Sympathy for the Devil* se révèle donc bien comme un roman d'apprentissage. Hanson, contrairement au GI ordinaire, a appris les leçons de la guerre et celles-ci peuvent servir aux temps de paix, puisqu'il est condamné à survivre.

La guerre, telle qu'elle est décrite dans le roman, dans toute son absurdité et son horreur, est cependant révélatrice de valeurs et d'états qui peuvent être pris en compte dans « le Monde » et servir à un certain renouveau. Elle a montré qu'il existait une voie communautaire plus forte que celle exposée et prescrite par le politique et qui présente quelques rapports avec la pensée de Rousseau. Elle est d'abord une évidence absolue pour ceux qui, comme les *Green Berets*, en ont appris les codes. Hanson en est conscient au moment où il voit un hélicoptère de combat :

« Un Cobra ressemble tout bonnement à ce qu'il est censé être : un coin. C'est un engin destiné à tuer des gens du haut du ciel et, depuis son moindre rivet jusqu'à son plus petit bitonniau, tout est en lui conçu à cet effet. Il est la forme la plus aboutie qui soit de ces manifestations irréfutables, arrogantes certitudes que Hanson avait appris à admirer pour leur brutale simplicité, leur dépouillement linéaire comparable à celui des lois physiques, leur façon de se présenter telles quelles, sans fioritures, restrictions ni humilité, indifférentes à tous "points de vue" ou perspectives existentielles. Telle l'inévitabilité de la mort ou l'existence du mal en l'homme, tel un compartiment du langage n'ayant besoin ni de modificatifs ni de métaphores, un langage qui, dès qu'on l'emploierait, saurait se faire immédiatement comprendre de tous

*A Cobra gunship looks like what it is, as simple as a wedge. It is a machine designed to kill people from the air, and every rivet and toggle switch in it is part of that purpose. It makes the kind of blunt, unapologetic statement that Hanson had learned to admire, cold simplicity, as unadorned as physics, without apology or qualification, requiring no "point of view" or situational perspective. It was like the inevitability of death or the existence of evil in human life, like part of a language that required no modifiers or metaphors, a language in which, when you said something, everyone knew exactly what you meant » (p. 328 et p. 241).*

---

<sup>23</sup> « Agressivité » dans *Pas de saison pour l'enfer*, p. 141-145.

Cet engin de guerre a, sous la plume de Kent Anderson, plusieurs des caractéristiques du citoyen tel que Rousseau en donne l'idée à travers l'admiration qu'il porte aux Spartiates ou aux Romains. Il présente cette unité et cette force qui lui permet d'être en totale harmonie avec la Cité, il est dur aux étrangers, efficace, vigoureux et tout d'une pièce. Il n'est qu'un seul point qui diffère dans ce discours de celui de Rousseau, c'est l'affirmation que l'homme est méchant de par sa nature alors que chez le philosophe il l'est du fait des institutions.

Le lecteur de *Sympathy for the Devil* reçoit, sans que le philosophe de Genève soit nommé, deux messages le concernant, l'un négatif (à propos du contrat social), l'autre positif (avec la description des fermiers de la Caroline du Nord qui ressemblent par bien des points aux Montagnons de la *Lettre à d'Alembert*). Les deux messages n'en font qu'un même, si l'on considère que le contrat social dont parle Anderson n'est que celui décrit à la fin du *Discours sur l'origine de l'inégalité* : le faux contrat social qui régit les sociétés illégitimes. Hanson et ses amis, en le mettant en cause et en disant son inexistence, ne tiennent pas un autre propos que celui de Rousseau. Ne reste donc de positif que l'idéal des fermiers rudes de la Caroline du Nord, idéal qui est aussi celui des *Special Forces*. Si le contrat social n'a donc plus de sens pour Hanson et les hommes d'aujourd'hui, il reste la possibilité pour quelques-uns de retrouver un semblant de société dans laquelle les leçons de la guerre pourraient être de quelque utilité. Les communautés de fermiers de la Caroline du Nord décrites dans le roman peuvent apparaître, à l'égal des Montagnons, comme une solution à la décadence générale et comme un remède à la désunion de l'être humain avec lui-même, cause première du mal chez Rousseau. Par-delà le récit de guerre, *Sympathy for the Devil* n'exprimerait-il pas une solution pour les sociétés déboussolées, les univers asservis, et les mondes aliénés comme les nôtres, dans lesquelles « personne n'a aucun droit, à moins d'avoir une putain de mitraillette entre les mains »<sup>24</sup>? La solution est certes virile et peu tolérable pour le spécialiste de Rousseau qui ne veut lire celui-ci que sous un seul angle, celui de la philosophie politique, avec la grandeur de la Loi, du Droit et de la Citoyenneté comme seul horizon admissible, mais elle nous semble digne d'intérêt, ne serait-ce que parce que la Loi, le Droit et la Citoyenneté n'existent pas dans les sociétés du faux contrat social où nous sommes et ne sont plus que des leurres installés par les États, les puissants et les riches et destinés à nous abuser. Elle pose également la question des rapports entre la liberté individuelle, la résistance à l'oppression, la loi, le droit et le fait d'être armé qu'on ne peut évacuer aussi aisément qu'on le fait en Europe : « Une société armée est une société polie », déclare le Hanson de *Chiens de la nuit*<sup>25</sup>.

Rousseau lui-même ne donne cependant pas une solution si virile aux hommes de son temps. Il rappelle dans plusieurs pages d'*Émile* que ceux-ci sont si corrompus qu'ils ne peuvent renouer avec ce qu'étaient les citoyens antiques. Quand il expose que le citoyen n'existe plus au début du traité d'éducation, il donne trois exemples dont celui de la Spartiate apprenant la mort de ses fils à la guerre et celui de Pédarète, un autre Spartiate dont Plutarque a rapporté quelques traits de sa vie. Mais alors que Plutarque donne trois exemples de la vertu de celui-ci, Rousseau n'en retient qu'un et élimine celui-ci, qui est par trop barbare pour le Siècle des Lumières : « Quelqu'un disait à Pédarète que les ennemis étaient bien nombreux. "Tant mieux, dit-il, nous en tuons davantage, et par là nous acquerrons plus de gloire" »<sup>26</sup>. Les fermiers de la Caroline du Nord et les Bérets verts apprécieraient ce propos. Mais les premiers, s'ils ne sont pas pacifistes au point de renoncer aux armes, ne les gardent que pour assurer leur liberté et non pas pour asservir leurs semblables. Ils ne diffèrent finalement guère que par l'âge et un esprit plus rebelle et libertaire puisqu'ils s'opposent aux contraintes

---

<sup>24</sup> Kent Anderson, *Chiens de la nuit*. Roman traduit de l'américain par Jean Esch. Paris, Le Livre de Poche, 1998, p. 233.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 148 et 468. « *An armed society is a polite society, Hanson thought* » (*Nights dogs*, McMillan Publications, 1996).

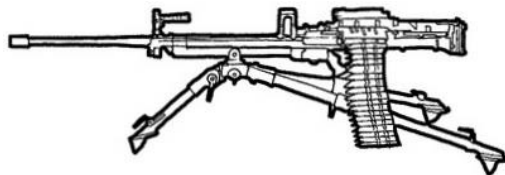
<sup>26</sup> *Œuvres morales de Plutarque* traduites du grec par Ricard, Paris, Chez Lefèvre et Charpentier, 1844. t. 1, p. 231.

gouvernementales, des jeunes Suisses qui accomplissaient leur service civique armé pour défendre leur pays, au XX<sup>e</sup> siècle.

À travers des exemples comme celui des Montagnons ou comme celui d'Émile vivant dans la société despotique du Bey d'Alger, Rousseau ne donnait-il pas lui aussi des solutions pour vivre dans les sociétés mal régies, opprimantes, corrompues et mensongères comme celles où nous vivons : les sociétés des imposteurs ? Rousseau n'est pas seulement le penseur du *Contrat social* qui résoudrait tout et constituerait l'aboutissement de sa pensée : n'oublions pas qu'il désignait *Émile* comme le point final de celle-ci et que son œuvre offre à travers les figures vivant à Clarens, les exemples rapportés dans ses *Confessions* ou admirés dans sa correspondance, de quoi réfléchir et ne pas s'en tenir au seul modèle du *Contrat* – modèle d'ailleurs douteux puisque rien n'y fonctionne correctement et que tout s'y corrompt, quoi que les hommes fassent.

*Sympathy for the Devil* en décrivant la guerre du Viêt Nam et en abordant en deux endroits les thèmes de la pensée de Rousseau, ne communique donc t-il pas à son lecteur les éléments et l'image d'un rousseauisme pratique destiné à l'univers absurde qui est le nôtre, autrement dit quelques conseils « pour vivre de manière honorable au milieu de la folie et de la brutalité, un graphique ou une formule qui lui indiquerait un chemin à suivre, avec courage et miséricorde, à travers un monde où, parfois, tard dans la nuit, quand tout était calme, il lui semblait entendre la souffrance elle-même sortir de terre pour chevaucher l'air obscur au parfum de pomme »<sup>27</sup> ?

Tanguy L'AMINOT



Cet article a paru dans le n° 4 de la revue *Rousseau Studies*.

---

<sup>27</sup> *Chiens de la nuit*, p. 107. « For living honorably in the midst of madness and brutality, a diagram or formula that would show him a way to walk, with courage and mercy, through a world where sometimes, late at night when it was very quiet, he thought he could hear pain itself rising from the earth to ride the dark, apple-scented air » (*Night dogs*, McMillan Publications, 1996).